

# Romain Rolland et Gaston Roupnel : une intimité spirituelle

Fernand Egéa

Comment une amitié devient-elle intime ? Par des affinités spirituelles, propices à des rencontres et des échanges d'idées, certes ; mais aussi par des moments de joie, ou des épreuves partagées, une expérience commune creusée par le temps, et qui finit par gommer les différences de caractère, ou de mode de vie, voire que celles-ci enrichissent...

Telle a été la relation entre ces deux personnalités liées par tant d'affinités qu'étaient Romain Rolland et Gaston Roupnel, et qui ont effectivement entretenu pendant près de trente ans une relation suivie, « intime ».

Bernard Duchatelet, dans un précédent article des « Cahiers de Brèves »<sup>1</sup>, a déjà mis en lumière un des moments de cette relation : la rencontre qui eut lieu entre les deux hommes lors du voyage de Romain Rolland en Bourgogne en 1936.

Mais ce moment était lui-même l'aboutissement d'un parcours qui avait commencé bien plus tôt, et qui se poursuivra encore quelques années, jusqu'à la mort des deux protagonistes.

C'est l'histoire de ce parcours qu'il nous a paru intéressant de retracer, car il porte un éclairage particulier sur certains aspects de la personnalité de Romain Rolland, et bien plus encore sur celle, si attachante, de cet écrivain trop méconnu qu'est Gaston Roupnel.

Avant de relater l'histoire de cette relation, il convient peut-être de tracer un bref portrait de Gaston Roupnel, dont la figure est restée bien sûr profondément ancrée dans la mémoire bourguignonne, non seulement par les travaux qu'il a réalisés sur l'histoire, les parlers et la culture de la Bourgogne, mais par son enseignement et l'action qu'il a menée en faveur de la reconnaissance des différents aspects de cette culture, mais qui est sans doute moins familière aux lecteurs français ou étrangers.

Certes, les rééditions récentes de certains de ses ou-

vrages (« *Nono* », en 1981, aux éd. Slatkine, présenté par Michel Ragon, ou son « *Histoire de la campagne française* », rééditée en 1974 dans la collection « Terre Humaine » éd. Plon) ont redonné un éclairage actuel à celui que l'on considère maintenant comme un précurseur de la « nouvelle histoire », salué par des auteurs aussi éminents qu'Emmanuel Leroy-Ladurie, Pierre Chaunu ou Jean Malaurie, mais qui, face à la stature universelle de Romain Rolland, reste pour beaucoup, selon les termes de l'excellent ouvrage que l'historien anglais Philip Whalen lui a consacré, un « intellectuel de province »<sup>2</sup>.

Mais, pour le présenter, laissons parler Roupnel lui-même, tel qu'il se décrit dans une lettre à Romain Rolland dont celui-ci a retranscrit certains extraits dans son *Journal*, en 1927 : « Je reçois d'eux des lettres, affectueuses et modestes, qui me les font encore plus aimer et estimer. Celle de Roupnel a un particulier intérêt. Elle éclaire sa physionomie. Il m'écrit, le 9 mai, de Dijon, où il est professeur d'histoire à la faculté des Lettres. Sa mère était Bourguignonne. Son père était Normand. »

*« Je tiens beaucoup de cette vieille race Nordique, qui avait le rêve du ciel bleu, mais que des siècles de servitude ont associée aux résignations de la glèbe, de la terre. Il y a quantité de pauvres gens qui depuis des siècles ont souffert et rêvé en vain dans les coins les plus perdus du pays d'Avranches et du pays de Nortain. Mon métier d'historien m'a fait connaître l'horreur de ces siècles, dits modernes, où les peuples devenus nations, se sont mis à table et ont travaillé pour les dieux de gloire ! Mais mes ancêtres à moi n'avaient que les dieux de misère. Ils sont la vieille paysannerie du pays de France. Je porte leur nom, et tous leurs pauvres rêves inassouvis et j'ai reçu d'eux, me semble-t-il, comme un legs à faire valoir de miséricorde et de pardon... C'est bien grandement dit, pour une chose si simple. Il n'y a que de pauvres braves gens*

1. Bernard Duchatelet : *Nouveau voyage en Bourgogne de Romain Rolland : quelques lettres de Romain Rolland à Gaston Roupnel*, Cahiers de Brèves, numéro 29, juin 2012.

2. Philip Whalen : *Gaston Roupnel, âme paysanne et sciences humaines* (Ed. universitaires de Dijon, 2001) : il va de soi que cet article est entièrement redevable à ce livre, à la fois érudit et chaleureux, et aux recherches que ce grand spécialiste de Gaston Roupnel mène depuis des années sur cet auteur.

au loin derrière moi. Et il n'y aurait rien de mieux à faire que de les continuer. – C'est un peu ce que je fais, somme toute. J'ai fait toute ma difficile carrière dans l'Université, où j'ai longtemps été un parent pauvre. Par la suite, malgré la pauvreté de mes titres universitaires, la vieille Faculté des Lettres de Dijon où j'avais fait mes études, a voulu me faire une place. J'y enseigne l'histoire bourguignonne. Ma chaire s'appelle : « Histoire, littérature et patois de Bourgogne ». Ma tâche y est aisée et agréable, et ce petit milieu de collègues a sa grande dignité et sa douceur. Et puis, j'aime cette vieille ville de Dijon... »

Tout tient dans ces quelques lignes : cet attachement profond, viscéral que Roupnel ressent pour ce milieu régional, que toute sa carrière conduira à un examen aussi minutieux que total, englobant l'ensemble des spécificités, passées et présentes, de la vie bourguignonne, faisant de lui un des principaux représentants du mouvement régionaliste, qui connaît un vif essor dans les premières années du vingtième siècle, et en même temps un des pionniers de l'histoire rurale française<sup>3</sup>.

Mais cet attachement lui-même devait plus tard le rendre suspect, par l'assimilation simpliste qu'on en fit à une idéologie du « retour à la terre », et de l'« identité nationale » pourtant bien éloignée des convictions profondes de ce progressiste, héritier des « Lumières », professant dans ses chroniques de la *Dépêche de Toulouse* des positions plutôt « radicales », de même que devait lui nuire un éclectisme qu'on pardonne peu en France à un « homme de lettres » dépourvu de titres universitaires, qui se pique de journalisme et de philosophie, qui plus est provincial. Enfin, son style volontiers lyrique, héritier du romantisme et de Michelet<sup>4</sup>, et sa vision « intuitive », au sens bergsonien du terme, de la science, cadraient mal avec les exigences et la rigueur scientifiques prônées par les tenants de l'école des *Annales*, dont le projet commence à émerger dans les années 30. Pourtant, l'importance qu'il accorde aux classes sociales, tant dans son œuvre majeure, *La Ville et la campagne au XVII<sup>e</sup> siècle : étude sur la population du pays dijonnais* (1922), que dans son *Histoire de la campagne française* (1932), ou dans *La Bourgogne, types et coutumes* (1936) anticipe largement sur les méthodes que l'on attribue désormais à cette Ecole. Mais son souci de s'adresser au plus large public, autant que sa détestation de l'érudition « indigeste », ne pouvait lui valoir les bonnes grâces académiques, ni la faveur de ce que

Romain Rolland appelait « la Foire sur la place ».

Né dans le Doubs en 1871, Gaston Roupnel passa en fait toute son enfance dans ce village bourguignon de Gevrey-Chambertin, où son père, employé des chemins de fer, avait été nommé, et où il devait en fait passer toute sa vie. Poussé par ce père autodidacte, grand lecteur, par sa sœur Béthilde et par son instituteur, le jeune Gaston fait au lycée de Dijon des études honorables, où ses ambitions littéraires se manifestent déjà, mais contrariées par les contraintes que lui impose l'étude des langues mortes. Il s'inscrit néanmoins à la faculté des Lettres de l'Université de Dijon, où il se prend d'une passion pour l'histoire qui ne devait plus le quitter. Ayant obtenu sa licence en 1896, il s'inscrit à la Sorbonne afin de préparer l'agrégation d'histoire et de géographie, et où il suit les cours de Lavis, Seignobos et Vidal de la Blache. Il échoue cependant à deux reprises à ce concours-échec qui devait le marquer profondément, et qui, dû en partie à son indépendance d'esprit, devait encore accentuer sa « marginalité » par rapport au monde universitaire parisien<sup>5</sup>. Il entame alors une carrière de professeur d'histoire dans l'enseignement secondaire, qui le mène de Saint Etienne à Epinal, puis à Douai, au Prytanée Militaire de La Flèche, à Grenoble, et enfin à Dijon, au lycée Carnot, puis comme assistant à la Faculté des Lettres, où son talent et son charme lui valent l'éloge de l'Inspection générale, mais surtout l'estime et l'affection de ses étudiants, ainsi que celle du public qui devait ensuite se presser à ses conférences.

Parallèlement, il écrit de nombreux articles, et des récits, dont il tire la matière de son premier roman, *Nono*, ébauché dès 1906 et publié en 1910, qui déjà attire l'attention de l'auteur déjà célèbre de *Jean Christophe* :

« *Nono est un ouvrage qui m'a empoigné, je l'avoue franchement (...) en tout cas l'œuvre a une saveur pénétrante et profonde. Ce monde audacieusement provincial où je me suis enivré du parfum de ce sol bourguignon où l'on parle encore patois (...) est un roman excellent.* »<sup>6</sup>

Mais Romain Rolland ne fut pas le seul à être séduit, voire enthousiasmé par *Nono* : favori du prix Goncourt, où il était en concurrence avec rien moins qu'Apollinaire et Louis Pergaud, ce fut finalement ce dernier qui, au troisième tour, l'emporta, avec son célèbre *De Goupil à*

3. Même si les auteurs de l'« *Histoire de la France rurale* », publiée sous la direction de Georges Duby et Armand Wallon (Seuil), considèrent que son *Histoire de la campagne française*, ainsi que le livre de Marc Bloch sur le même sujet sont des livres « excitants pour l'esprit, mais souvent dépassés »

4. Pour Jean Malaurie, Roupnel était « le Michelet de la géographie », et pour Lucien Febvre, son *Histoire de la campagne française*, une « épopée du travail agricole ».

5. Il entretint notamment une antipathie particulière pour l'Ecole Normale Supérieure, « cette Ecole énormément plus Normale que Supérieure, où on n'entre qu'une fois, mais dont on sort toute sa vie » (Gaston Roupnel, *Histoire et destin*, p. 13), et pour laquelle Romain Rolland, au contraire, un de ses plus illustres élèves, conservera toute sa vie un souvenir ému (*Le Cloître de la rue d'Ulm : Journal de Romain Rolland à l'Ecole Normale (1886-1889)*, Cahiers Romain Rolland, n°4, Albin Michel, 1952).

6. Romain Rolland, 12 novembre 1910, cité par Ph. Wallen, *op. cit.*, p. 31-32.

Margot. Néanmoins, le succès de ce « roman rustique », qu'on n'hésita pas à comparer à *Jacquou le Croquant*, d'Eugène Le Roy, ou à certains contes de Maupassant, voire à *La Terre* de Zola, et dont on retrouve la postérité chez Ernest Pérochon, Henri Pourrat, ou Marcel Pagnol, encouragea Gaston Roupnel à poursuivre dans cette veine, à travers d'autres romans ou recueils de nouvelles : *Le Vieux Garain* (1914), et *Hé ! Vivant* (1927).

Le succès populaire de ces récits mettant en scène des personnages hauts en couleur, croqués sur le vif, et dans leur langage typiquement bourguignon, est-il à son tour pour quelque chose dans le choix de Romain Rolland d'écrire, en 1913, ce qui allait devenir *Colas Breugnon* ? Rien ne l'indique à coup sûr. Parmi les motivations qui l'ont amené de « l'armure » qu'était devenue pour lui *Jean-Christophe* à ce livre de « libre gaieté gauloise » qu'est *Colas Breugnon*, il invoque avant tout le fait qu'« un retour au sol natal, que je n'avais pas revu depuis ma jeunesse, m'a fait reprendre contact avec ma terre de Bourgogne nivernaise ». Quant aux sources que Romain Rolland cite comme étant à l'origine de *Colas Breugnon*, il énumère les « Chroniques Clamecycoises », les « légendes nivernoises, du folklore de France, et des livres de Proverbes gaulois, qui sont mon Evangile et mon Art Poétique ». Mais jamais le nom de Gaston Roupnel n'apparaît parmi ses sources d'inspiration possibles.

Pourtant, il existe bien une parenté entre les personnages de Roupnel, tous, comme Colas, « bons bourguignons », tous attachés à la terre qui les a vus naître et aux paysages qui ont entouré leur vie, à un certain art de vivre et à une liberté de pensée et de parole typiquement « bourguignons ». Mais les différences n'en demeurent pas moins considérables : Gevrey-Chambertin n'est pas Clamecy, et la Bourgogne n'est pas le Nivernais<sup>7</sup>. Quant à Colas Breugnon, ce n'est pas, comme Nono, un rude paysan, c'est un menuisier, ou plutôt un ébéniste, un de ces artisans-artistes qu'a vu fleurir la Renaissance, qui a visité l'Italie, et dont le modèle est cet Hugues Samblin que Colas Breugnon désigne comme un de ses maîtres,

et dont la ville de Dijon s'enorgueillit de posséder de nombreux chefs d'œuvres, dont les fameuses portes du Palais de Justice. La langue des livres de Roupnel, tout émaillée d'un patois encore vivant, n'a rien à voir avec la langue archaïsante de Colas, qui emprunte aussi bien à La Fontaine qu'à Montaigne, à Rabelais qu'aux poètes et aux conteurs du XVI<sup>e</sup> siècle.

Quoi qu'il en soit, le succès de ces romans, joint à la notoriété que lui procure son rôle d'éditorialiste à *La Dépêche de Toulouse*, un des journaux régionaux français les plus lus, permet à Roupnel d'entrer en relations avec de nombreuses personnalités du monde littéraire, politique, et de la presse. Romain Rolland lui-même, à cette époque, présente Roupnel à Jacques Rivière, alors secrétaire de rédaction de la *Nouvelle Revue Française*, dont il deviendra directeur en 1919.<sup>8</sup>

Parallèlement, sa carrière universitaire d'historien prend un tour favorable : remplaçant de façon temporaire Albert Mathiez sur son poste de professeur d'histoire et de littérature bourguignonne à l'Université de Dijon, il en devient titulaire après la première guerre mondiale, et termine alors sa thèse de doctorat d'Etat, qu'il présente brillamment en 1922 à la Sorbonne sous la direction de Charles Seignobos et de Gustave Lanson, et qui sera publiée sous le titre *La Ville et la campagne dijonnaises au XVII<sup>e</sup> siècle*.

Ces succès professionnels et mondains n'entament en rien une modestie exemplaire mais qui se double d'un désir avide de reconnaissance intellectuelle et sociale – il souffrira toujours d'être un « fils de prolétaire », ainsi que le caractérisait son propre père.

Mais ils ne comblent pas pour autant l'insatiable curiosité d'esprit qui le pousse à présent à s'intéresser à la philosophie, voire aux doctrines ésotériques, et à composer au prix de plusieurs années de labeur et d'incertitudes<sup>9</sup> cet improbable traité philosophique qu'est *Siloë* : œuvre que Roupnel désespéra de pouvoir jamais faire publier, tant elle rebuta les éditeurs, qui n'attendaient de lui rien d'autre qu'une de ces farces villageoises qui avaient fait sa réputation – et sa réussite<sup>10</sup>. C'est finale-

7. Pour les lecteurs auxquels cette distinction n'apparaîtrait pas évidente, qu'il soit permis de renvoyer aux pages du *Journal*, où Romain Rolland, en 1927, venant de Dijon, et arrivant à Nevers, retrouve avec surprise « l'atmosphère molle et tiède de ces pays de la Loire, propice à la douceur, à la paresse » et ce « caractère de la race ; rien de rude, point de heurts »...

8. Cf Philp Whalen, *op.cit.*, p.38.

9. Dès le 5 septembre, Roupnel écrit à Daniel Halévy, essayiste et critique littéraire, directeur de la collection des *Cahiers verts*, chez Grasset, et qui allait devenir un de ses plus fidèles amis et confidents : « Vous savez que je ne me fais pas grande illusion ; et que j'attends sans espérance, ou plutôt sans appréhension, un jugement qui, prononcé par vous, sera pour moi l'expression même de l'équité. Et cependant quel effort ces 8 cahiers ont représenté ! Moi seul je le sais. (...) Adieu, Cher Monsieur, et merci de votre sympathie, je suis heureux que mon sort soit entre vos mains. Je sais bien que s'il ne s'agissait que de sympathie personnelle pour assurer le succès d'une œuvre en librairie, je pourrais compter sur la vôtre. Mais c'est plus objectif que cela, et comme je vous l'ai dit, je ne me fais guère d'illusions sur cette œuvre où j'ai cependant tout mis de ma pauvre vie. Mais, hélas ! ce ne peut être de compassion qu'on fait le succès en librairie. En tout cas je suis bien fatigué, si bien fatigué que les tout derniers jours, je n'ai pu réussir à mettre sur pied mon introduction. Elle est manquée et à refaire. Et cependant je crois qu'il en faut une pour éclairer la route et justifier le titre : Siloë.

Et maintenant il me tarde de me remettre à mes études historiques et à mes romans paysans, après cet intermède sévère et cette incursion dans des domaines qui s'ouvrirent si difficilement au profane que je suis. » (BNF, Fonds Daniel Halévy, NAF 28147)

10. Le même Jacques Rivière, quand Gaston Roupnel lui envoie sa *Siloë*, lui écrit (4 décembre 1924) : « Je me suis chargé en même temps de vous demander si vous ne pensez plus écrire de romans bourguignons, car c'est une œuvre de ce genre qui rentrerait le mieux certainement dans le cadre de nos publications ».

ment Lucien Maury, directeur de la *Revue politique et littéraire* (dite *Revue bleue*) et directeur de collection chez Stock, qui, sur l'insistance d'Edouard Estaunié, ami de Gaston Roupnel, consentit à le publier, à la condition que Roupnel lui livre aussi un autre roman paysan : ce sera *Hé ! Vivant !*, recueil de nouvelles rustiques qui paraîtra, en 1927, effectivement en même temps que *Siloë*, laquelle ne rencontra que peu de lecteurs et ne suscita que désintérêt, voire mépris, de la part des critiques.

Romain Rolland, lui, est conquis. Il écrit dans son *Journal* (début mai 1927) :

*« En ces semaines de Pâques, j'ai longuement médité un livre que m'a envoyé Gaston Roupnel : Siloë. Je crois n'avoir encore jamais lu un livre français qui réalisât une harmonie aussi haute, aussi pleine, de science et d'amour. C'est un De Natura Rerum..., qui rappelle les grands philosophes-poètes présocratiques. La doctrine du Retour Éternel s'y développe majestueusement sur des bases scientifiques rigoureuses, mais, à tout instant, soulevée par un souffle de puissante poésie et de foi, qui, vers la fin, prend son essor vers la vision d'un perfectionnement conscient dans le constant retour, jusqu'à la révolution complète de toutes les dissonances dans la félicité du divin accord parfait.*

*Le plus inattendu est qu'un tel livre vienne d'un écrivain bourguignon, qui ne s'était fait connaître précédemment que par des romans villageois comme Nono. Depuis 10 à 15 ans, il semblait s'être tu. Siloë révèle des deuils cruels, la mort de petits enfants, dont la blessure ne s'est jamais cicatrisée. Et Siloë même est la réponse de son amour à ses angoisses. Je lui écris (2 mai). » (NAF 26564)*

Voici maintenant le texte de cette longue lettre enthousiaste, que Romain Rolland écrit à Gaston Roupnel<sup>11</sup> :

*Villeneuve (Vaud) villa Olga*

*2 mai 1927*

*Cher Gaston Roupnel*

*J'ai lu votre Siloë, dans le recueillement de ces vacances de Pâques, loin des villes, entouré du lac et des montagnes, et des arbres en fleur, qui neigeaient sur vos pages. J'en ai ressenti une profonde émotion religieuse. D'un bout à l'autre, j'entendais, sous les mots, ou proches ou voilés, comme des villages lointains, les cloches de la Résurrection.*

*Je n'ai jamais lu en France un livre qui eût ces harmonies, tissées de science et d'amour. Elles me rappellent – bien au-delà de nos temps – les philosophes-poètes des âges présocratiques, qui ont toujours exercé sur moi*

*un attrait : Héraclite, Empédocle, dont le Retour éternel au Sphairos qui se défait et se refait sans cesse, évoque un peu le vôtre, mais est moins consolant. Il est exceptionnel de voir unis en un homme ces dons de grand poète et de savant rigoureux.*

*J'aimerais à savoir de vous comment ils ont pu se former en une âme bourguignonne. D'où vous viennent – de quelle race – vos vibrations profondes ?*

*J'admire votre rêve épique-De natura rerum. Je ne le discute point. J'ai le mien, moi aussi. Il est apparenté au vôtre, tout en en différant. Je laisse à l'Être éternel que nous sentons battre en nous – non de choisir entre eux – mais de les harmoniser : car l'essence est la même, la base fondamentale, sur laquelle nos esprits d'oiseaux de passage brodent leurs variations de printemps.*

*Deux questions seulement :*

*La première, à voix haute : puisqu'il y a répétition éternelle, mais à chaque fois progrès, n'est-ce pas, en remontant l'échelle (sinon des temps, illusoire) de l'intensité, aux limites du « O » qu'on arrive, et au choc initial, venu d'au-delà, qui fit sortir le tout du rien ? (J'avoue que mon esprit ne s'y est jamais prêté).*

*La seconde, à mi-voix : Sous le déroulement du majestueux poème, j'ai perçu le frémissement de votre douleur et de vos deuils<sup>12</sup> non cicatrisés, et je les ai étreints, cher Roupnel, fraternellement. Envisagez-vous le retour de ces départs éternels et de ces déchirements (jusqu'en s'atténuant, de l'un à l'autre *Kalpa*<sup>13</sup>, comme les sons de ces cloches qui meurent à l'horizon) ?*

*Votre livre est plus qu'un livre. Ce n'est pas avec des mots qu'on peut le louer. Et vous ne l'attendez pas. C'est une Missa Solemnis. J'ai, d'un cœur religieux, assisté à l'office. Et j'ai prié pour vous et vos petits berceaux. Vous, priez pour mes tombes !*

*Je vous serre les mains affectueusement.*

*Romain Rolland*

*J'envoie le livre à Gandhi, comme vous le désirez. (Sabarmati, Sayagrah Ashram, Ahmedabad, gujirat, Inde). Mais il y a peu de probabilités qu'il le lise jamais 1° il ne lit pas le français, et nul ne le lit, près de lui ;*

*2° il est dans le torrent d'une action sans relâche, surhumaine, que, sans doute, domine toujours sa méditation, mais qui ne lui laisse aucun temps pour approfondir des livres de métaphysique étrangère ;*

*3° il vient d'être frappé, au plein de cette action- (depuis des mois, parcourant l'Inde, 8 à 10 discours par jour aux multitudes) – par un commencement d'attaque d'hémiplégie, il y a de cela 3 ou 4 semaines. Et le calme de son âme paraît l'avoir, une fois de plus, sauvé ; mais il est tenu, pour des mois, à plus de ménagements.<sup>14</sup>*

11. Fonds Roupnel, MS 750, reproduit grâce à l'obligeance de Mme Céline Alazard, archiviste, Maison des Sciences de l'Homme de Dijon et l'aimable autorisation de la BnF.

12. Roupnel perdit sa sœur Béthilde, à qui est dédié *Siloë*, en 1882 (il avait alors 11 ans), puis sa mère, en 1884, et son père en 1912.

13. Dans la cosmologie hindoue, unité de temps correspondant à la durée d'un jour de vie du dieu Brahma, soit 4,32 milliards d'années.

14. En dépit de ces précautions oratoires, Gandhi (ou son entourage) ne fut peut-être pas indifférent, sinon au livre de Roupnel, du moins à cet envoi : en témoigne une nouvelle lettre de Romain Rolland à Gaston Roupnel, quelques semaines plus tard, datée du 18 juillet 1927, de Garnigol (Berne) :

A ces vibrants éloges, Gaston Roupnel répondit par la lettre dont on a lu plus haut les extraits que Romain Rolland reproduisit dans son journal<sup>15</sup> ; il y répond surtout à la curiosité manifestée par Romain Rolland quant à l'origine, aux racines – la « race » – de son parcours intellectuel : cette même curiosité qui pousse le Romain Rolland biographe et critique à tenter de comprendre comment se forme le génie d'un artiste – Michel-Ange, ou Beethoven –, sur quel terrain il s'épanouit, par quelles influences il se nourrit. Sauf qu'ici, l'interrogation se double d'un véritable étonnement : comment un petit professeur de province, d'une origine aussi modeste, qui n'a pas fréquenté les lycées parisiens et les grandes écoles où l'on acquiert une vaste culture et où se nouent des amitiés indéfectibles avec des « camarades » tous devenus célèbres, qui ne sort quasiment pas de Dijon et n'a donc pas été en relations avec les grands de ce monde – Gorki, Gandhi... – a-t-il pu, par ses seules ressources intellectuelles, formuler une théorie philosophique qui s'apparente finalement aux grandes pensées présocratiques ou orientales – voire à la pensée de Romain Rolland lui-même ? Et sous cet étonnement admiratif, pointe le constat d'une intimité de pensée, liée peut-être aux racines bourguignonnes, et aux expériences douloureuses communes ?

Mais il est une autre source d'étonnement, de rapprochement : que l'auteur d'une œuvre aussi profonde, aussi ambitieuse, soit aussi l'auteur de contes joyeux, où affleurent les arômes, les couleurs et les mots exquis du cher pays bourguignon, c'est, plus qu'un point commun, signe d'une connivence profonde avec l'auteur de *Colas Breugnon* : quelques semaines après avoir lu, dans une piété religieuse, *Siloë*, Romain Rolland déguste *Hé ! Vivant !* avec la même délectation qu'on savoure un vieux vin de Bourgogne :

*Dimanche 14 août 1927*

*Cher ami,*

*J'ai dégusté votre vieux Bourgogne, par petites gorgées, – tout seul –, le soir, dans un coin de montagne à l'écart, où je suis venu me réfugier pendant quelques semaines avec les travaux qui m'obsèdent : car les bords du lac Léman ne sont plus tenables, en été, avec les visiteurs de vacances.*

*Avec quel plaisir je sirote ce parler familial ! quel*

*bouquet ! Et je reconnais aussi l'esprit gaillard et gentil du pays (bien que la Basse-Bourgogne, l'Auxerrois, soit autrement plus pointue et plus mal embouchée !)*

*Il y a deux sortes de récits dans votre livre, deux provinces dans la province : côté rire, côté larmes. C'est dans ce dernier qu'on vous aime le plus. Mais c'est dans l'autre qu'on aime le plus votre livre. Quand vous avez affaire à de bons drôles, vous êtes parfait : car vous ne vous préoccupez que de les observer ; et sans y penser, vos traits, votre voix, les animent : les dialogues sont délicieux. Quand vous avez affaire à des gens aimables, vous les aimez trop, vous ne pouvez pas y résister ; alors, on a envie de vous embrasser, mais de vous dire : « Laissez – les parler ! » – C'est-y pas vrai ?*

*J'avais donné votre adresse à un de mes amis autrichiens, professeur à Vienne, Dr Paul Amann (mon traducteur, et l'ami intime de Jean-Richard Bloch, – un charmant homme, tout rond, tout simple, tout à fait libre d'esprit, et parlant admirablement le français. Il faisait un voyage en Bourgogne, il a été frapper à votre porte, à Dijon (il avait à la main « Hé ! Vivant ! ») ; mais vous n'étiez pas là. – Ce sera pour une autre fois. Je vous donne son adresse : Vienne XIII, Einwaggasse 25.*

*A vous très affectueusement*

*Romain Rolland*

*Villeneuve (faire suivre)*

Cette dualité – est-ce vraiment une contradiction ? – entre une vie intérieure imprégnée de spiritualité et de réflexion métaphysique sur le sens de la vie, la place de l'humanité dans l'univers, et une jovialité gourmande bien ancrée sur les plaisirs terrestres et la vie matérielle, en laquelle Romain Rolland se retrouve lui-même, Gaston Roupnel l'exprime, un peu plus loin, dans la même lettre du 9 mai 1927, en annonçant à Romain Rolland la publication de son recueil de nouvelles :

*« Malgré les apparences, vous n'y trouverez point une trop grande contradiction avec Siloë. Le sentiment religieux qui s'y manifeste en réaction des brutales histoires de la vie sociale, relève du même ordre intime et des mêmes énergies intuitives de l'être. Etrange association que celle d'un certain sens réaliste gaiement querelleur des choses avec une imagination poétique qui les voudrait parées des beautés idéales de leurs fins !...Une association, dis-je ?...Non, mais plutôt une discordance dont je n'arriverai jamais à résoudre ou concilier les termes contradictoires...une discordance qui est souvent*

---

*Cher Gaston Roupnel*

*Je vous transmets cette carte, qui vous est adressée. Celle qui l'a écrite, de la part de Gandhi, – « Mirabehu » – (de son vrai nom, Madeleine Slade ;*

*mais à son vrai nom elle a renoncé)-est la fille d'un amiral anglais, qui commandait la flotte des Indes. Je lui ai fait connaître Gandhi. Elle s'est convertie à lui, au point d'entrer dans son Ashram, de lui faire l'abandon de toute sa fortune, et de prendre des vœux. Elle est devenue l'une des disciples les plus proches de l'esprit de Gandhi. C'est une femme jeune, intelligente, active, profondément convaincue. Elle dit – et je le crois – qu'elle a réalisé son destin, le bonheur de sa vie. Elle me fait penser à une de ces Saintes Femmes, qui veillaient sur le Christ*

*Affectueux à vous*

*Romain Rolland*

*J'ai quitté Villeneuve, pour quelques semaines ; mais mon adresse stable est toujours là, faire suivre.*

15. Lettre de Gaston Roupnel à Romain Rolland, 9 mai 1927, Fonds Roupnel, MS 770.

*un dérèglement dans ce que j'écris, ou un déchirement dans ce que je pense, et qui finalement condamne ce que je fais... Je tiens ces contradictions de loin... (Et ici l'évocation de sa race)<sup>16</sup>.*

Quelques mois après cette double lecture – et rencontre intellectuelle – Romain Rolland profite d'un voyage en Bourgogne pour rendre visite à Gaston Roupnel. Bien entendu, il relate cette visite dans son *Journal*, en ces termes :

*Lundi 21 mai 1928*

*(...)*

*Visite à Gaston Roupnel<sup>17</sup>. C'est son jeune fils blond, délicat et fin, qui nous reçoit. Le père est à la Faculté. Mais, à peine rentré, il accourt à notre hôtel. 40 à 50 ans, le poil blond un peu grisonnant, courte barbe, face large, - un cœur chaud, qui s'affôle et s'attendrit, professeur à la Fac. des Lettres chargé d'un cours de langue et littérature bourguignonne, - mais en fait acceptant tout le surplus d'enseignement dont les collègues ne veulent pas. Vit en-dehors de Paris et du peuple intellectuel. Bien enraciné dans sa province. Son père était normand, mais sa mère bourguignonne ; il a une propriété, des vignes à Givray-Chambertin<sup>17</sup> ; sa femme est d'une famille paysanne de Givray-Chambertin ; il est en une vieille et cordiale intimité avec les paysans vigneron, dans son petit coin de Bourgogne ; et il professe pour eux une foi chaleureuse. Il les dit très avertis du monde et de la politique, nullement dupes, et jugeant les maîtres du jour avec une liberté sans ménagements. Roupnel dit que la vraie France, la France qui se tait, n'a rien de commun avec celle qui s'exprime par la presse et par la politique. Je le sais, je l'ai dit aussi. Mais pourquoi se tait-elle ? Roupnel semble le trouver très bien. Comme il n'est point combatif et s'est fait une philosophie cosmique des grandes lois cycliques du développement humain, il s'en remet au temps et à ces lois. Mais en attendant que l'un et les autres agissent, la vraie France, qui se tait a beau voir clair et juger cru, ceux qui parlent et agissent font d'elle tout ce qu'ils veulent. Et les dernières élections viennent de le prouver. - L'Allemagne, qu'on se plaisait chez nous à représenter passive et pliée à l'obéissance, sait bien mieux réagir. Malgré une formidable presse aux mains de l'argent (600 journaux vendus), les socialistes et les communistes ont remporté une victoire écrasante sur les partis de droite.*

*- Dijon a, à son Université, des cours ouverts aux étrangers. Mais personne ne paraît s'occuper de ces étudiants étrangers. Les étudiants bourguignons, les tiennent à l'écart. La majeure partie de cette jeunesse bourgeoise est affiliée à l'Action Française ; le reste est plus ou moins gagné par les doctrines de violence de l'extrémisme opposé.*

*Et le bon Roupnel se désole pour son tendre garçon, délicat de santé et de sensibilité, qui se trouve perdu parmi*

*ces violents, et risque d'en souffrir beaucoup.*

*Mercredi 23. - Nous déjeunons chez les Roupnel. Et le vigneron de Givray Chambertin nous fait goûter de son nectar délicieux, - riche et léger. Et nous passons quelques bonnes heures d'amitié. (NAF 26566)*

Rencontre significative, à plusieurs titres.

D'abord, parce qu'elle se fait sous le signe de l'amitié, - et du vin !... Car Gaston Roupnel - c'est aussi un de ses traits les plus originaux - est aussi vigneron... Et pas n'importe quel vigneron : il possède, par héritage, et par son mariage, plusieurs hectares de vignes à Gevrey-Chambertin, un des crus les plus réputés de Bourgogne. Un domaine qu'il agrandira encore en 1936, jusqu'à en faire une des maisons les plus réputées du vignoble bourguignon, qui exporte sa production jusqu'en Amérique du Nord. Gaston Roupnel, quant à lui, joint à ses multiples activités celui de défenseur et de grand promoteur des vins de Bourgogne : président du syndicat des viticulteurs de Chambertin, il joua un rôle déterminant, par son action et ses écrits, en faveur de cet aspect fondamental du mode de vie et de l'économie bourguignonne, et plus généralement des vins d'appellation contrôlée, n'hésitant à polémiquer sur ce sujet avec Collette : le vin, entre écrivains bourguignons, est une affaire grave<sup>18</sup>...

Cet aspect de sa personnalité contribuera, sans doute, à accentuer sa marginalité: produire du vin, qui plus est en faire commerce, ne peut pas être une occupation très digne pour un universitaire, un historien, qui au surplus se pique de littérature et de philosophie... Roupnel, à tort ou à raison, ressentira toujours un certain mépris de la critique et des milieux intellectuels à son égard... Toutefois, avoir pour ami un vigneron à Gevrey-Chambertin, un homme qui, en plus, a l'hospitalité généreuse, et qui est avide de reconnaissance intellectuelle - qui plus est, de la part d'un prix Nobel ! -, procure des avantages indéniables, que même un esprit aussi élevé que Romain Rolland saura apprécier à sa juste valeur, et dont en tout cas, il sera reconnaissant. En témoigne la lettre de remerciements qu'il adresse quelques jours après à son hôte :

*Paris, hôtel Trianon, 1 bis rue de Vaugirard*

*30 mai 1928*

*Nous gardons un affectueux souvenir des trop courtes heures passées avec vous trois. Nous espérons qu'elles se renouvelleront. Vous êtes de ces hommes trop rares - (vous protesterez !) - qui font aimer davantage notre chère province de Bourgogne.*

*Le mauvais temps nous a découragés de poursuivre notre*

16. Ajouté par Romain Rolland dans son *Journal*, à la suite de cet extrait de lettre.

17. Romain Rolland écrit Givray pour Gevrey, sans doute par assimilation avec Givry (*Gibriacus*), autre village bourguignon (Saône et Loire)  
18. Voir aussi, dans les pages du *Journal* reproduites par B. Duchatelet dans l'article cité plus haut, les commentaires que fait Roupnel sur « l'énorme écart qui existe entre le petit nombre du vrai Chambertin produit et les flots de celui qui est vendu ». et la visite commentée et très documentée qu'il fait faire à Romain Rolland de la côte des vins de Bourgogne.

*pèlerinage en Nivernais ; et nous sommes arrivés à Paris, juste pour les chaleurs écrasantes, qui nous ont fait regretter d'avoir quitté trop tôt le pays aux fraîches rivières. Mais nous y retournerons la semaine prochaine. Avant de regagner Villeneuve, nous ferons une station à Clamecy, Avallon, Vézelay.*

*Veillez nous rappeler au bon souvenir de Madame G. Roupnel, et voyez en moi, je vous prie, votre ami dévoué.*

Romain Rolland

*Je n'ai pas encore vu M. Delamain<sup>19</sup>, qui a profité de la Pentecôte, pour s'absenter un peu. Mais je vous ai trouvé un ami en la personne de mon ami Jean Bonnerot, bibliothécaire de la Sorbonne (et bon Morvandiau), qui admire beaucoup votre thèse sur le paysan de Bourgogne (Excusez-moi de n'en pas connaître le titre exact !) ; Nous quittons Paris, lundi, et serons à Villeneuve le lundi suivant.*

Après son aspect convivial, le deuxième intérêt de cette rencontre procède de l'échange d'idées auquel elle donne lieu, entre deux esprits proches, non seulement par leurs origines, mais par leur orientation politique et intellectuelle. Et les idées qui s'expriment – du moins à travers le prisme de la recension qu'en donne Romain Rolland – traduisent bien la position respective des deux interlocuteurs ;

– l'un, ayant quitté la France depuis plusieurs années, sorte d'exilé volontaire, mais qui, malgré les correspondances et les nombreuses visites qu'il reçoit, est soucieux de garder le contact avec les « amis » qui partagent ses vues, de connaître leur vision de la situation politique et « morale » du pays, et qui, inquiet du silence et de l'oubli dans lequel il tombe inévitablement, du fait même de son éloignement, mais aussi peut-être de la montée de nouvelles générations, veut être conforté sur le maintien de son « aura », et sur le rôle qu'il peut-être encore amené à jouer sur la scène intellectuelle ;

– l'autre, bien installé dans son domaine et dans son cadre professionnel et social, se sentant, sinon exilé, du moins « exclu » de la reconnaissance à laquelle il aspire, mais se contentant, dans sa modestie, du peu qui lui est offert.

Tous deux s'accordent donc dans le sentiment nostalgique et amer que le silence qui les entoure est en fait un silence partagé par toute une partie de la population, cette France terrienne, silencieuse, qu'on ne laisse pas ou qui n'ose s'exprimer, mais qui est en fait la France profonde, la « vraie » France, celle que Roupnel appelle ailleurs la « France des vieux terroirs », celle que les sociétés paysannes et la ruralité ont construite au fil des temps. Mais alors que Roupnel semble résigné à cet état de fait, ou qu'il s'en remet à sa philosophie de l'histoire,

cyclique, Romain Rolland ne peut réprimer son inquiétude, voire son indignation, surtout devant ce qu'il comprend comme la montée des extrêmes, avant tout d'une extrême-droite nationaliste, prônant la fermeture et le repli sur elle-même au rebours de ce qui a toujours été le combat permanent de Romain Rolland : le cosmopolitisme, le refus de toute frontière.

Déjà l'année précédente, quand il avait lu la lettre de Gaston Roupnel lui envoyant *Siloë*, Romain Rolland avait ressenti cet envoi et cette lecture comme un message, un véritable appel de la France profonde pour qu'il s'en fasse le porte-parole. Ce qui lui avait inspiré, en guise de commentaire à cette lettre, dans son *Journal*, cette étrange apostrophe :

*Chère France intérieure, France cachée, cœur de France, avec sa fière modestie, sa patience éternelle, son abnégation et son rêve immense, dont ils ne savent rien, les intellectuels de Paris, les bateleurs de la pensée et de la littérature ! Que je l'aime, que je la vénère, et que je me sens proche d'elle ! Et qu'elle se sent proche de moi ! – (mais le hasard seul m'amène à le lui entendre dire ; car elle tait religieusement le plus profond de son cœur). – Quel contraste étonnant entre cette France silencieuse, qui me suit, écrit Roupnel : « n'entendez-vous pas le bruit ouaté de ses pas attentifs ?... » et la France de l'éternelle Foire sur la Place, qui me rejette et m'ignore jusqu'au comble du burlesque. Jamais ne paraît plus mon nom, dans un écrit d'écrivain parisien ; et jusque dans les études sur le roman français depuis trente ans, je ne suis pas nommé, je suis une inexistence ! – Ma France cachée, aussi, ma France intérieure. Et j'en suis peut-être aujourd'hui la seule voix. C'est par ma bouche qu'elle respire. Je suis la parole. Elle est le souffle. Et c'est toujours le vieux peuple « associé aux résignations de la terre, de la glèbe ». Je me suis levé de lui. J'ai poussé un cri vers les cieux. Sera-t-il entendu ?... (MAS 26564)*

En Roupnel, dans le reflet admiratif que celui-ci lui renvoie, Romain Rolland voit ainsi une sorte d'incarnation de la France et du monde qu'il rêve de servir, de sauver ?

Enfin, il est un troisième aspect, plus intime, de cette rencontre, qui la rend particulièrement intéressante, parce qu'elle révèle de ces deux personnalités. On a remarqué la place qu'y tient le fils de Gaston Roupnel : il encadre cette rencontre, du début (c'est lui qui accueille Romain Rolland en l'absence de son père) à la fin (il est l'aboutissement des réflexions communes sur le malaise qui frappe la France et des violences qui la menacent, dont il est une sorte de victime prémonitoire)

Que Romain Rolland manifeste un tel intérêt pour ce garçon de 20 ans (il est né en 1908), « blond, délicat et fin », « délicat de santé et de sensibilité » n'étonnera

19. Maurice Delamain, qui avait racheté en 1921 avec son beau-frère Jacques Chardonne, les éditions Stock.

pas les lecteurs de *Jean-Christophe*. Et que Gaston Roupnel s'ouvre à son interlocuteur de son inquiétude au sujet de ce fils maladif et fragile, n'est pas non plus surprenant : Gaston Roupnel est décrit par tous ses amis comme un être très sensible, voire sentimental, qu'affectent au plus haut point les échecs ou les épreuves qu'il subit. La sensibilité émotive de Romain Rolland ne peut manquer d'être à son tour ébranlée par la figure de ce jeune homme et par les souffrances qu'il subit – et suscite par contre coup chez ses parents. Il entre ainsi dès l'abord dans une intimité qu'il partagera avec son ami jusqu'au bout.

En effet, la destinée de ce fils va désormais assombrir la vie de Gaston Roupnel, de façon irrémédiable : dépressif, sans doute tuberculeux, souffrant d'insomnies et de troubles psychologiques il ne pourra poursuivre ses études à l'Université de Dijon et ira de cures thermales en sanatoriums. La correspondance que Gaston Roupnel va entretenir désormais avec Romain Rolland fait une large place aux tracas et aux souffrances que lui procure l'état de santé de ce fils, à qui est dédié son *Histoire de la campagne française*, et en qui il voyait non seulement l'héritier de son patrimoine, mais surtout le prolongement de cette lignée dont il se sentait lui-même le légataire et dépositaire.

En témoigne cette lettre de Romain Rolland du 16 mars 1930 :

*Cher ami,*

*Je suis profondément attristé par les nouvelles que vous m'écrivez de votre cher garçon. Mais il ne faut pas perdre courage. Ces crises morales et physiques se produisent souvent à l'adolescence ; il se peut que son développement soit un peu plus tardif : ce qui n'implique aucune infériorité, mais un rythme de vie qui durera davantage. Et puis, on respire dans l'air d'aujourd'hui un tel délire que les jeunes têtes en doivent être intoxiquées. Ah ! s'il pouvait rencontrer une jeune et saine amitié<sup>20</sup> (...)*

De fait, le sort de Louis Roupnel devait connaître une issue fatale : le 1er octobre 1937, Louis Roupnel se donne la mort à l'âge de 29 ans, dans la maison fami-

liale. Quelques jours après, Romain Rolland adresse au père cette lettre de condoléances :

*Villeneuve (Vaud), Villa Olga*

*9 octobre 1937*

*Mon cher ami combien plus cher en ces terribles heures !*

*Que puis-je vous dire, devant un tel malheur ! Toute parole est vaine. Je ne puis que vous embrasser, en mêlant mes larmes aux vôtres. Je sais que vous êtes entouré, à Dijon, de sympathies (tout le monde vous aime !) : il n'en est pas de plus profonde que la mienne. Que je voudrais qu'elle pût vous être de quelque aide – si peu que ce fût ! – Je pense avec tendresse et déchirement aux jours passés ensemble, l'an passé<sup>21</sup>. Ma femme et ma sœur sont atteintes de votre malheur. Elles adressent à Madame Roupnel et à vous leur triste message d'affection. J'y joins ma douleur fraternelle.*

*Votre ami*

*Romain Rolland*

Gaston Roupnel ne se relèvera pas de ce drame. Il se retirera dans sa propriété de Gevrey-Chambertin, où il vivra, dans une solitude et une tristesse accentuées par la défaite et l'occupation allemande<sup>22</sup>, jusqu'à sa mort paisible, dans son jardin, en 1946. Entre temps, sa notoriété aura grandi, même à l'étranger où certaines de ses œuvres sont traduites. En France, il publiera encore son œuvre majeure, *Histoire et destin*, bilan de sa réflexion sur la philosophie de l'histoire, saluée par tous les grands historiens de l'époque (Marc Bloch, Lucien Febvre, Fernand Braudel) et des rééditions remaniées de certains de ses romans, notamment *Le Vieux Garain*, en 1939.

Surtout, il fera rééditer, en 1946 ; juste avant sa mort *Siloë* sous un nouveau titre, *La Nouvelle Siloë*, en donnant à son essai une coloration chrétienne, inspirée de ses lectures de Teilhard de Chardin.

C'est surtout cette pensée spiritualiste qui continuera de faire le lien entre lui et Romain Rolland, même si ce dernier est surtout intéressé par la convergence entre les idées de Roupnel et ses propres centres d'intérêt : c'est en effet la période où Romain Rolland est entièrement absorbé par ses travaux sur la spiritualité hindoue, qui

20. Les diverses tentatives faites par Gaston Roupnel pour trouver une épouse à son fils se soldèrent par des échecs.

Voir aussi, dans l'article de B. Duchatelet cité supra, les pages du *Journal* où il rend presque Gaston Roupnel responsable de l'état de son fils : « (Gaston Roupnel) habite, sur la place du petit village de Gevrey, une maisonnette à un étage, délabrée, au rez-de-chaussée obscur, avec une odeur de mois. Une femme malade, un fils neurasthénique de 28 ans, tenu en tutelle, que le pauvre Roupnel abreuve de son désespoir permanent... Et cependant, ce même Roupnel est riche de vie intellectuelle, de gai savoir et de malicieuse expérience : dès qu'il cause avec des amis et s'il boit un peu de son nectar, il prend la face et les couleurs d'un bon Bourguignon. Il a sans doute un mal qui le ronge... »

21. Voir le récit de cette seconde visite à Gaston Roupnel dans l'article de B. Duchatelet cité supra, et notamment les pages du *Journal* où il observe le pessimisme croissant de Gaston Roupnel : « Notre hôte, atteint d'un pessimisme neurasthénique qui contraste avec sa bonne figure bourguignonne, et avec un fond d'esprit malicieux, nourri de nombreuses expériences et de souvenirs du terroir-est profondément réactionnaire. (...) Roupnel a perdu jusqu'à la bouée qu'il s'était lui-même fabriquée, il y a quelques années : le Retour éternel de son beau et touchant Siloë. Il me dit aujourd'hui qu'il en a horreur. »

22. Voir l'anecdote relatée par Romain Rolland dans son *Journal*, en date du 27 juillet 1940 (*Journal de Vézelay*, édition établie par Jean Lacoste, éd. Bartillat, p. 462 : « Roupnel, que ma sœur a souvent vu, pendant ces jours, à couru des dangers. Il était allé à Gevrey-Chambertin, veiller sur ses caves ; et au retour, (c'était encore avant qu'on sût l'arrivée des Allemands), il tomba sur un barrage ennemi, qui braqua sur lui les mitrailleuses, il se crut perdu ; mais quand on vit le bonhomme, inoffensif, on ne s'en occupa plus. Il a gardé, en dépit de tout et de son pessimisme même, qui est sans fond, son humour comique. Sa femme a su, en vaillante Gauloise, bouter hors de la porte de sa maison un officier trop entreprenant. »

aboutiront à ses deux livres sur Vivekananda et Rama-krishna qui composent son *Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante* (1930), et qu'il fera parvenir à Gaston Roupnel.

Deux lettres de Romain Rolland à Gaston Roupnel illustrent cette volonté de rattacher, sinon même d'orienter la pensée de Gaston Roupnel dans cette direction.

La première est écrite dans les premiers jours de l'année 1930 :

Villeneuve, 7 janvier 1930

Cher Gaston Roupnel,

*Je vous remercie de votre bonne lettre. Ma sœur et moi nous vous adressons nos meilleurs vœux pour vous, pour Madame Roupnel et pour votre fils. Que douce vous soit l'année nouvelle !*

*Je sais que vous êtes triste et tourmenté. Que ne puis-je vous alléger le poids de vos soucis ! Du moins, que mon témoignage vous assure de la grande beauté de votre Siloë ! Il ne périra pas. Une œuvre aussi éloignée des jeux ordinaires de la littérature, en la France d'après guerre, devait fatalement rester méconnue pendant un temps plus ou moins long. Mais elle existe. Son jour viendra. Mon regret est que les gens d'Asie ne puissent la lire, car très peu lisent le français. Il faudrait qu'elle pût d'abord être traduite en anglais. Et ceci se produira, avec un peu de chance : le public anglais est capable de s'y intéresser.*

*Je vous prie seulement de ne point être découragé et de ne pas jeter le manche après la cognée. La chance fuit ceux qui la fuient. Il faut ne jamais se lasser d'espérer et d'aller au devant de l'espérance. Même si l'on meurt en route, on entend, mourant, venir ses pas sur la route.*

*Je vous serre la main, affectueusement, et j'espère que l'année ne passera point, sans que nous allions, ma sœur et moi, vous saluer dans votre bonne ville de Dijon – notre capitale.*

Votre ami dévoué

Romain Rolland

La seconde est celle du 16 mars 1930, dont on a cité supra le début, concernant Louis Roupnel. Elle se poursuit ainsi :

*Merci affectueusement pour votre longue et bonne lettre, si intéressante. Je n'ai pas le temps aujourd'hui d'y répondre en détail. Mais je ne voulais point tarder à vous dire que vous pouvez envoyer votre Siloë, en français à Sri Aurobindo Ghose, Asrama, Pondichéry : – car, par*

*une heureuse chance, il est un des rarissimes Indiens de haute culture qui sache le français (Sa belle revue Arya (1914-15), presque introuvable aujourd'hui, était rédigée en français). Recommandez votre envoi, et dites-lui que je vous ai engagé à lui écrire. Si, par la suite, il s'intéressait à Siloë, nul ne serait plus capable de le faire connaître, en anglais, aux Indes.*

*Que dites-vous que votre idée centrale : « l'homme, éternel déterminé de lui-même » ne soit pas indienne ! Mais elle est le noyau même de la pensée hindoue – et spécialement du Bouddha ! Le Karma. Pas un geste, un mot, une pensée, un clignement d'être, qui ne soit commandé par le « soi » passé, et qui ne commande le « soi » à venir !... Et la réalité est celle de « l'incessant recommencement dans le perfectionnement et de son mal et de son bien... ». – Si je ne l'ai point rappelé dans mon livre, c'est que je pensais que c'était connu. Et c'est ainsi que, pour ma part, je n'ai aucun désir de « recommencer ». Assez, pour moi, d'une existence ! – Mais mon désir ne commande pas la réalité. Et surtout, si j'étais (révons !) maître des éternités, pour rien au monde je ne voudrais imposer à quelque autre être vivant la forme de mon désir. Que chacun puisse avoir l'éternité qui lui plaît ! qui sait si son désir n'est point déjà le sceau marqué sur son front, de sa destinée ?*

A vous, très affectueusement

Romain Rolland.

Cette volonté d'interpréter la pensée de Roupnel à travers le prisme de ses propres préoccupations – et donc, en quelque façon, de dénier le caractère original de sa pensée – cette manière de vanter les mérites de son œuvre tout en insinuant qu'elle n'a pour l'instant aucune chance de séduire le public français – tout au plus peut-elle intéresser les Hindous, qui seront flattés que la pensée d'un Occidental rejoigne leur propre spiritualité – est peut-être la source d'une certaine incompréhension, de la part de Roupnel, qu'on sent poindre à travers ces lignes...

Une dernière anecdote – post mortem – est peut-être révélatrice de l'état des relations entre Gaston Roupnel et Romain Rolland.

Pendant les dernières années de la vie de Romain Rolland, sa sœur Madeleine est en relation constante avec les Roupnel, qu'elle voit souvent à Dijon, où elle réside ; elle leur donne des nouvelles, notamment, de la maladie de son frère, en 1943<sup>23</sup>. A sa mort, elle leur écrit :

23. Voir Romain Rolland, *Journal de Vézelay*, éd. établie par Jean Lacoste, p. 875 et sqq (« Carnet de ma maladie, janvier 1943-juillet 1943 »). Voici le récit que Madeleine fait à Gaston Roupnel de cette maladie :

10 février 1943

Cher ami

*Yvonne Paquet m'a dit votre affectueuse sollicitude sur la santé de mon frère. Nous en sommes bien touchés et nous vous en remercions. Oui, ma belle sœur et moi, nous avons passé des jours très angoissés. Romain était devenu d'une faiblesse extrême dont les médecins ne nous cachaient pas le danger. Le spécialiste de Paris, Dr Ameuille, nous déclarait il y a huit jours, que si l'on ne triomphait pas de cette faiblesse dans le courant d'une semaine, il ne répondait de rien. Or, grâce à la médication énergique (injections de strychnine et d'ergotine) prescrite par lui, l'amélioration s'est produite, et si elle s'affirme jusqu'à la fin de cette semaine, je crois que nous pouvons compter sur la convalescence. Nous savons que cette convalescence sera longue. Les docteurs ont averti le malade qu'il devait se résigner plusieurs semaines à un repos absolu et à l'avenir éviter tout surmenage. En réalité,*

16 janvier 1945

Chers amis, je vous remercie du fond du cœur de votre sympathie dans la grande peine que j'éprouve. Le vide que va me laisser mon frère bien-aimé est immense. Nous nous aimions tant, nous étions restés en communion de cœur et d'esprit. De près comme de loin je le sentais à mes côtés. Que deviendrai-je à Dijon, sans ses lettres quotidiennes !

Pourtant je ne dois pas être ingrate envers le destin puisque j'ai joui de sa présence et de son affection 72 ans ! (il en aurait eu 79, le 29 janvier)

Croyez, chers amis, à mes sentiments tristement affectueux

Madeleine Rolland

Je ne rentre pas à Dijon avant février. Je reste près de ma pauvre belle sœur, brisée de douleur, mais bien courageuse parce qu'elle veut se consacrer à sa mémoire. Excusez-la de ne pas vous remercier elle-même.

Et quelques mois plus tard, elle écrit à nouveau à Gaston Roupnel<sup>24</sup> :

29 octobre 45 Dijon. 4 rue A. Legros

Cher Monsieur et ami,

Je viens de lire les quelques lettres de mon frère que vous avez bien voulu me remettre et je vous en remercie encore une fois. Mais j'ai l'impression très nette qu'il vous a certainement écrit au sujet de Siloë : il est impossible que Romain se soit contenté pour un livre qui l'avait profondément touché du témoignage indirect qu'est la carte postale envoyée à Mr Macheret. Et je serais douloureusement surprise s'il avait manqué de vous exprimer lors de votre deuil si cruel l'émotion poignante qu'il en ressentait et la part fraternelle qu'il prenait à votre affreux malheur. Sans nul doute quelque jour, à votre loisir-surtout, ne vous imposez aucune fatigue supplémentaire ! je suis sûre que vous retrouverez ces papiers, comme vous l'avez fait, ainsi que vous me le disiez, l'autre jour, pour une lettre de Mr Pirenne<sup>25</sup>.

A mesure que la date de mon départ approche, je me sens toute triste de quitter ce Dijon qui m'a abritée durant cinq années d'épreuves-nationales-familiales – et où j'ai eu le privilège de précieuses amitiés – comme la vôtre et celle de Madame Roupnel. J'ai la ferme intention de revenir ici de temps à autre. Yvonne Paquet<sup>26</sup> m'y réclamera certainement si je faisais mine d'oublier. Et alors, je me permettrai chaque fois d'aller sonner place Dubois prendre de vos nouvelles et, si possible, vous ap-

porter quelques échos parisiens.

Veillez croire, cher Monsieur et ami, ainsi que Madame Roupnel, à mes sentiments d'affectueuse sympathie.

Madeleine Rolland

Paris. 29 Bd Montparnasse VP,

A partir de novembre.

Il est en effet vraisemblable que Gaston Roupnel, alors que son ami, l'essayiste et critique Daniel Halévy s'emploie à faire rééditer chez Grasset *Siloë*, devenue *La Nouvelle Siloë*, tente de retrouver la trace des témoignages de sympathie, et les éloges de Romain Rolland à l'égard de *Siloë*.

Il écrit en effet à Daniel Halévy :

Dijon, le 9 novembre 1945

Cher Monsieur et ami

(...)

Hélas ! je relisais ces jours-ci la lettre que Romain Rolland écrivit à un de ses amis, M. Macheret, de Strasbourg, qui me la fit tenir. Je l'ai rendue à Melle Rolland. Je ne m'en rappelle plus les termes, mais Romain Rolland signalait à M. Macheret l'apparition de *Siloë* comme d'une œuvre le plus grand effort, le plus frémissant effort fait pour conquérir à l'homme un peu de l'Éternel. Oui, certes, mais Romain Rolland a eu mille fois l'occasion d'en écrire un mot. L'a-t-il fait ? ... Par ex. dans ses beaux livres sur les Hindous : *Ramakhrisna*, *Vivekananda*, des œuvres pures, limpides, et qui vivent !...

Ces lignes laissent déjà percer une pointe d'amertume : pourquoi Romain Rolland, s'il pensait vraiment tout le bien qu'il disait de *Siloë*, l'a-t-il gardé pour lui, pourquoi n'a-t-il rien fait pour la faire connaître, en France ? Certes, il en a parlé dans cette fameuse « lettre » à Lucien Macheret, en fait une carte adressée le 23 février 1930 à Lucien Macheret, un des innombrables correspondants de Romain Rolland, écrivain strasbourgeois à qui il recommande la lecture de *Siloë*,

dont pas un écrivain en France, mais en est-il un qui ait encore le temps et le sérieux de lire une œuvre qui exige la concentration ? Celle-ci est pourtant un des efforts les plus puissants et les plus pathétiques de l'âme moderne en Occident pour arracher au sphinx la promesse de n'être pas confondu dans l'éternité.<sup>27</sup>

---

il s'était livré à un travail trop intense ces derniers mois et dont la fatigue a dû livrer plus aisément son organisme à l'attaque de la maladie. Mais il promet d'être dorénavant plus raisonnable. Nous vous envoyons tous trois, cher ami, à vous et à Madame Roupnel, nos affectueux souvenirs.

Madeleine Rolland

24. Lettres de Madeleine Rolland à Gaston Roupnel, Fonds Roupnel, MS 750, reproduites grâce à l'obligeance de Mme Céline Alazard, archiviste, Maison des Sciences de l'Homme de Dijon et avec l'aimable autorisation de la BnF.

25. Henri Pirenne, le grand historien médiéviste belge, un des fondateurs de l'École des Annales, avait été nommé en 1929 titulaire de la « Chaire Etrangère » de la Faculté des Lettres de Dijon ; c'est Gaston Roupnel qui avait été choisi pour prononcer l'éloge du récipiendaire.

26. Sur Yvonne Paquet, grande amie de la sœur de Romain Rolland, voir la notice biographique que Jean Lacoste consacre à Madeleine Rolland dans son édition du *Journal de Vézelay*, de Romain Rolland (éd. Bartillat, p. 1147)

27. Lettre autographe dont B. Duchatelet cite des extraits dans son catalogue des autographes de Romain Rolland, passée en vente en 2002, et qui se trouve actuellement dans une collection privée.

Lettre que Lucien Macheret mettra en effet en préface à son livre sur « *Les limites de notre incertitude* », paru aux éd. Istra en 1946, mais en retirant l'allusion au livre de Gaston Roupnel, qu'il ne cite par ailleurs à aucun moment... Surtout, les termes dont use Romain Rolland pour la qualifier sont intéressants : « un des efforts les plus puissants et les plus pathétiques... ». Pathétique ? Citons la définition que le dictionnaire de l'Académie donne de ce terme :

« 1. Propre à susciter une vive émotion et à exciter les passions. Ex : *Discours pathétique*.

2. Fig. et fam. : pitoyable, désastreux. Ex : *un effort pathétique* »

Bien sûr, qui en douterait ? C'est au premier sens du terme qu'il faut entendre l'emploi qu'en fait Romain Rolland à propos de *Siloë*... Mais comment Gaston Roupnel n'entendrait-il pas, dans les harmoniques du mot, et comme en écho, le second sens ? Sa mémoire défaillante lui substitue un terme moins ambigu : *frémissant*... D'ailleurs, quelques jours plus tard, ayant entre temps récupéré cette fameuse « carte », il rectifie, en bon historien respectueux de ses sources, dans une nouvelle lettre à Daniel Halévy :

*Dijon 30 novembre 1945*

*Cher Monsieur et Ami*

*Mademoiselle Madeleine Rolland, sœur de Romain Rolland, vient de me renvoyer la carte postale que R.R. écrivait à M.Macheret de Strasbourg, et dans laquelle il lui parle de Siloë. La phrase que je vous avais citée de mémoire en la déformant malencontreusement est au milieu du texte « ...Celle-ci (Siloë)... est un des efforts les plus puissants et les plus pathétiques de l'âme moderne en Occident pour arracher au sphinx la promesse de n'être pas confondu dans l'éternité... » (1)<sup>28</sup> Je vous envoie ci-inclus dans cette lettre la carte en question. Si vous en avez le loisir vous me la renverriez, soit à moi, soit à Melle Rolland, 89. Bd du Montparnasse, Paris VI<sup>e</sup>, soit enfin vous la garderiez. Melle Mad. Rolland me dit dans son aimable lettre que je peux la garder, car elle en a pris une copie. Mais naturellement ma mémoire m'ayant desservi, il se trouve que le texte exact est moins formel que la 2<sup>e</sup> version donnée par moi.*

Moins « *formel* », certes, mais toujours aussi ambigu...

Madeleine Rolland, de son côté, consciente des doutes et du malaise qu'éprouve Gaston Roupnel à cet égard, continuera à vouloir le conforter, le rassurer sur l'estime et la considération de son frère à l'égard de *Siloë*. Dans une nouvelle lettre, elle lui donne l'adresse de Paul Amann, dont Romain Rolland avait parlé à Gaston Roupnel dans sa lettre du 14 août 1927, que celui-ci a dû retrouver entretemps... Et quelques mois plus tard :

*18 mars 1946. Paris VI<sup>e</sup>, 89 bd Montparnasse*

*Cher ami*

*René Arcos<sup>30</sup> est venu nous voir hier et m'a dit combien il avait été heureux de vous rencontrer. Je sais que vous avez pris la peine, quoique souffrant, de participer, par les pages qu'a lues Yvonne Paquet (et qu'elle me communiquera certainement) à la réunion tenue l'autre soir en souvenir de mon frère. Je vous en remercie de tout cœur ! Et voici, justement que, relisant le Journal de l'année 1927, de mon cher Romain, je tombe sur ce passage écrit après la lecture de la première *Siloë*, et que je recopie pour vous<sup>31</sup>. Avec quelle émotion et quelle sympathique compréhension n'aurait-il pas accueilli la nouvelle *Siloë* !*

*J'espère pouvoir passer deux ou trois jours à Dijon le mois prochain avant le départ de ma « fille » Yvonne, et cette fois, je vous promets de trouver le temps de monter chez vous.*

*Veuillez croire, cher ami, pour Madame Roupnel et pour vous, à mes affectueux souvenirs.*

*Madeleine Rolland*

Gaston Roupnel a-t-il été, finalement, convaincu de la sincérité de Romain Rolland, et lui a-t-il été reconnaissant du soutien que celui-ci lui a apporté ? ou en attendait-il plus ?... Finalement, c'est d'un autre de ses amis que sera venu le plus grand hommage à l'égard de sa *Siloë* : son collègue à l'Université de Dijon, le grand Gaston Bachelard lui-même, n'avait pas hésité à donner pour sous-titre à son premier ouvrage, publié en 1932, *L'intuition de l'instant* : « *Etude sur la Siloë de Gaston Roupnel* ». Et si les analyses de Bachelard vont souvent au-delà du livre de Roupnel, au point qu'on en a surtout retenu la « contestation » qu'elle contient des thèses bergsonniennes sur la « durée », elles s'appuient sur une lecture attentive et longuement argumentée des idées de Roupnel.

28. Souligné dans le texte.

29. 18 novembre 45. Paris, 89 Bd Montparnasse. VI<sup>e</sup>.

*Cher Monsieur et ami,*

*Comme je vous l'avais promis, je me suis informée sur l'adresse actuelle de Paul Amann. Il est toujours aux Etats-Unis, professeur à l'Université (ou collège ?) de Mount Hermon (Mass.), USA. Ce n'est donc pas lui qui vous a télégraphié au mois d'août dernier.*

*Me voici installée, modestement, mais assez commodément, dans mon cher vieux Paris ; dans mon ancien quartier dont l'atmosphère m'est si familière, et j'y retrouve bien des souvenirs. J'espère que le froid de ces derniers jours ne vous a pas fait de mal et aussi que vous usez de prudence dans vos sorties quotidiennes.*

*Veuillez croire, cher Monsieur et ami, ainsi que Madame Roupnel, à mes sentiments bien sympathiques.*

*Madeleine Rolland.*

30. Sur René Arcos, éditeur et grand ami de Romain Rolland, voir la notice biographique que lui consacre Jean Lacoste dans son édition du *Journal de Vézelay*, de Romain Rolland (éd. Bartillat, p. 1123)

31. Voir supra.

Pourquoi, dans toutes les éditions récentes du livre de Bachelard ce sous-titre est-il toujours occulté ? le nom de Gaston Roupnel ferait-il de l'ombre à celui de Gaston Bachelard ? a-t-on peur que l'étiquette ne soit pas conforme au flacon ?...

Toujours est-il que *Siloë*, malgré l'estime de Romain Rolland et de Gaston Bachelard, reste toujours méconnue... Pauvre *Siloë* ! Sa destinée posthume aura finalement été à l'image de son auteur, de celui que Romain Rolland appelle souvent avec quelque condescendance

« ce bon Roupnel », d'une vie pleine de déchirements et de renoncements, le « rêve inassouvi » d'un Jean-Christophe caché sous le masque de Colas Breugnon...

mai 2016

*Fernand Egéa est ancien élève de l'ENS et de l'ENA. Agrégé de Lettres et Administrateur civil. Il est notamment auteur d'ouvrages pédagogiques sur l'histoire littéraire française.*